GUILLAUME GARNIER

KISMET

IS EDITION

© 2015 – IS Edition
Marseille Innovation. 37 rue Guibal
13003 MARSEILLE
www.is-edition.com

ISBN (Livre) : 978-2-36845-074-1
ISBN (Ebooks) : 978-2-36845-075-8

Direction d'ouvrage : Marina Di Pauli
Responsable du Comité de lecture : Pascale Averty
Illustration de couverture : © Jean Turner

Collection « Romans »
Directeur : Harald Bénoliel

Retrouvez toutes nos actualités sur les réseaux sociaux :

Facebook.com/isedition
Twitter.com/is_edition
Google.com/+is-edition

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur, de ses ayants-droits, ou de l'éditeur, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes de l'article L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Guillaume Garnier

KISMET

ISEDITION

RÉSUMÉ

Alexandre, jeune Français de vingt-trois ans, arrive en Inde pour un séjour de quelques mois.

Sur place, il se lie d'amitié avec une famille indienne, chez qui il finit par poser ses bagages.

Accueilli par le tonitruant Hassan et la douce Asia, il apprend peu à peu la langue, la culture et découvre un pays où le merveilleux côtoie le sordide, où les destins comme les secrets peuvent être balayés en un revers de main.

Mais, en Inde peut-être plus qu'ailleurs, on ne tombe pas amoureux de n'importe qui...

Kismet (n.) :
Destin, fatalité, fortune, lot, chance, karma.

PROLOGUE

Qu'est-ce qu'on est censé faire quand un truc pareil vous arrive ?

Quand une bourrasque vous prend, vous soulève, vous enlève, vous emporte ?

Quand plus rien ne sert, tout devient inutile ?

Est-ce qu'on devrait s'enfuir, reculer, partir ?

Rester tranquillement à la surface, nager la brasse dans les eaux tièdes ou bien plonger vers le fond, là où l'air se fait rare, plus proche du sol que du ciel ?

Je n'avais pas prévu cela, je n'avais rien demandé, rien espéré.

Je n'ai rien cherché, rien provoqué.

Pourtant, c'est arrivé.

J'avais cru connaître des choses sur l'amour, j'avais même cru avoir aimé. Pourtant aujourd'hui, je suis nu, à poil, nouveau-né affamé, effrayé devant la taille du soleil et la chaleur qui s'en dégage.

J'avais cru respirer, je suffoquais.

Pourquoi elle, maintenant, ici, là-bas ?

J'ai beau ne pas croire au destin, au grand dessein, à l'échiquier milliardaire ou aux boules de cristal, il y a trop de questions

célibataires sans réponses, sans enfants, et bien trop de pourquoi pour pouvoir résoudre l'équation de ces deux inconnus.

Notre histoire est celle des écrans, des pages, des partitions que l'on invente pour élargir l'espace déjà bien trop restreint, avancer de quelques pas la marge qui nous encercle sur une terre trop plate. Personne n'aurait écrit un scénario pareil. Les décideurs auraient décidé : trop gros, trop beau, trop terrible… Incroyable, donc *incredible*.

Moi-même, je ne l'ai pas vue venir cette tarte en pleine face qui dégouline encore. Cette flamme qui nous a brûlés, moi et mon passeport, boule de feu de glace qui m'a gelé le corps sur place, paralysé.

Et elle qui n'avait jamais été embrassée…

Qui m'a envoyé là-bas pour nettoyer les flaques, aspirer les nuages ?

Elle me prend pour un ange, mais je sais que mes ailes – si j'en ai – ne résisteront pas.

Ou peut-être n'apporterai-je que le diable sous une cloche, surprise du chef, là-haut, mort bourré allongé sur sa table, jouant aux dames avec des pions, tous noirs. Car, avant moi, elle n'a connu qu'un grand désert de sel aux vapeurs de Zelin, vue sur la mer de Bhopal, Nairobi, Hiroshima… Après moi – s'il y a un après –, que restera-t-il si ce n'est quelques cendres, un goût d'avant coincé entre chaque gencive, une larme derrière chaque sourire ?

Vivre garé en stationnement interdit, parcmètre identifié, fourrière aux doigts bagués.

Entre nous, il n'y avait rien.

À part peut-être un mari, quatre enfants, seize hivers, dix mille kilomètres, trente centimètres et plusieurs galaxies, quelque chose comme deux ou trois centaines d'années-lumière.

D'ailleurs aujourd'hui, il n'y a toujours rien. Rien qui tienne sur un bout de papier, rien que je puisse expliquer avec mes mots stupides, avec cet alphabet misérable de vingt-six petites lettres… Il y a seulement deux êtres dont les pieds touchent la même terre, la tête le même ciel. Une histoire entre un homme qui écrit et une femme qui ne sait pas lire. Entre celle qui a tout vécu et celui qui veut tout vivre.

I

Août 2008.

Ce matin-là, il est six heures quand je pose le pied en Inde après trois mois passés en France. Trois mois d'errance, de questionnements, de flottement. Trois mois passés auprès des miens, mais tellement loin d'eux. Douze semaines d'attente, mais pas une seule seconde de doute. Il fallait que je revienne. Et cette histoire d'agence de voyages n'est qu'un prétexte, je le sais très bien. J'avais laissé bien trop de choses là-bas, entre autres mon cœur et celle qui en prenait soin…

Je sors de l'aéroport et tout de suite, une chaleur étouffante me brûle les poumons. Nous sommes en plein mois d'août et la mousson a laissé dans son sillage un ciel chargé de sueur. Je pose ma valise, allume une cigarette et reste un long moment assis, réalisant enfin où je suis et ce que je suis venu y faire.

J'ai l'impression de n'être jamais parti d'ici. Je respire à pleins poumons cette odeur, l'odeur si particulière de cette terre. Comme le parfum d'une ancienne maîtresse qui, en une seule bouffée, vous transporterait dans le souvenir de son étreinte. Et je n'ai plus qu'une seule idée en tête, la même depuis des mois…

Aller la rejoindre.

Maintenant. Tout de suite.

J'ai été engagé par un Indien rencontré à Paris, à l'époque où je cherchais par tous les moyens à revenir ici. Et le jour de notre rencontre, peu importe ce qu'il m'avait raconté, peu importe ce que je lui avais promis, j'aurais accepté un travail dans une mine d'amiante et signé un contrat avec mon sang s'il l'avait fallu. Comme un signe de la Providence, son agence se situait à Jaipur, à seulement trois heures de route de ma véritable destination. D'ailleurs, le type en question, Monsieur Singh, sembla enchanté par ma motivation et l'affaire fut conclue en quelques dizaines de minutes. Sans aucun doute, j'avais su être convaincant...

Un chauffeur arrive et nous partons pour Jaipur : cinq heures de route en perspective… Durant le trajet, tandis que nous slalomons entre camions multicolores et fumées noires, que les arbres se font de plus en plus rares à mesure que nous approchons de la plaine désertique du Thar, j'ai le temps de dérouiller mon hindi et je m'aperçois, avec un plaisir partagé par le chauffeur, que j'ai même réussi à progresser pendant ces quelques mois dans l'antichambre du bonheur. Je me sens incroyablement bien, détendu et confiant, sans aucune appréhension face à l'incertitude et le danger qui entourent ma venue ici. Je sais ce que je risque et je ne sais pas vraiment ce qui m'attend.

Mais, je sais *qui* m'attend. Et cela me suffit pour le moment.

Devant mes yeux défile le film des cinq mois que j'ai passés ici. Cinq mois qui ont bouleversé ma vie, modifié le cours des choses et le sens du courant. Et ce retour aujourd'hui, malgré les conseils et les avertissements des gens qui raisonnent et s'inquiètent justement, est comme une évidence pour moi. Une nécessité.

Enfin je respire, et le voile devant mes yeux s'estompe peu à peu.

Seul l'instinct m'a conduit ici. Je n'ai aucun plan, aucune idée de ce que je vais faire ni comment je vais le faire. Je sais que la route qui m'attend est un long tunnel où les issues de secours se feront rares. Mais, pour la première fois de ma vie, j'ai l'impression de faire quelque chose qui compte vraiment, car seul mon cœur guide mes pas. Alors que trop peu d'entre nous le laissent sortir de sa cage, le mien a brisé la sienne, dévoré ma raison et pris mon corps en otage.

À peine arrivé à Jaipur, je n'ai plus qu'une seule idée en tête : sauter dans un bus direction Ratangarh, destination destinée. Située à cent vingt kilomètres au nord de la capitale du Rajasthan, la petite ville de Ratangarh figure à peine sur les cartes. Bourgade sans grand intérêt, si ce n'est la présence de plusieurs dizaines de *havelis*, ces petits palais vieux de deux siècles pour certains et construits par des marchands mégalomanes dans les dernières heures fastueuses de l'ancienne Route de la Soie, Ratangarh n'est rien pour personne, à juste titre d'ailleurs.

Pour moi, c'est autre chose.

Je rencontre mes futurs collègues, mange un morceau, observe d'un œil distrait cette ville qui va devenir mienne, ce bureau et ces gens qui seront bientôt mon quotidien. Les présentations faites, je leur laisse mes bagages, leur explique vaguement mon histoire de « famille indienne » et saute dans le premier bus qui passe. Au bord de la route, je jette un dernier regard à mes collègues. Ils semblent quelque peu hagards après cette rencontre avec cet étrange *gora*[1] qui baragouine en hindi et saute dans des bus locaux surpeuplés avec un sourire jusqu'aux oreilles…

---

1. *Littéralement « clair ». Utilisé familièrement pour désigner les hommes blancs.*

Le trajet est un véritable calvaire pour moi. Ce n'est pas la chaleur, ni le fait que mon dos soit collé à la mince banquette en skaï que je partage avec quatre autres types, ni notre chauffeur qui compose des symphonies de klaxon en doublant tracteurs, motos, camions, charrettes, le tout en une fois, et ce pendant cent vingt kilomètres… Non, c'est cette attente qui me rend fou. Cette adrénaline qui fait reculer les minutes et ralentir les nuages. Ce compte à rebours débuté quatre-vingt-dix jours plus tôt est sur le point de se terminer, et l'attente devient insoutenable. Alors, pour tuer le temps, j'entreprends de pratiquer l'activité principale de tout voyageur étranger en Inde : me faire des amis. Et je retrouve le plaisir de voyager entouré de sourires, de sollicitations en tous genres, partageant cigarettes et bonne humeur avec ces hommes simples et attachants. J'ai, pendant ces quelques mois passés en France, visionné beaucoup de films, lu beaucoup de livres, écouté énormément de chansons. J'avais un besoin maladif de garder mon esprit en Inde, de le laisser rejoindre les parties de moi qui m'attendaient déjà là-bas. Et cette période, comme la longue préparation du boxeur avant le soir du combat, a semble-t-il donné à mon cœur la couleur ocre de l'Inde. Alors, me voilà chantant une vieille chanson d'amour, accompagné par mes compagnons de voyage hilares, chacun se joignant à moi dans un concert de rires et de clappements de mains. Sauf qu'aucun d'entre eux ne comprend aussi bien que moi les paroles de cette chanson que j'ai choisie de chanter :

« Meri zindagi ke malik
mere dil pe haat rak de
tere anne ki kushi mei
mera dum nikal ajayee ».

« Toi celui qui détient ma vie
Celui qui emprisonne mon cœur

Ton arrivée me remplit de joie
Je pourrais en mourir
Du plaisir de te voir ».

Et au milieu du tohu-bohu de notre orchestre, j'entends sa voix qui résonne dans la mienne. J'entends mes propres pas s'aligner sur son pouls qui s'accélère. De plus en plus vite, de plus en plus fort.

J'arrive.

Je suis déjà là.

II

Décembre 2007.

Hassan est vraiment un type bien.

Il a su m'accueillir comme un roi, moi, le petit Français débarqué de nulle part. Je suis arrivé depuis à peine une dizaine de jours dans ce bout du bout du monde qu'est Ratangarh, mais je m'y sens déjà comme chez moi. Et c'est grâce à lui.

Je travaille dans une *haveli*, une riche demeure datant de près d'un siècle achetée, restaurée et reconvertie en galerie d'art par une artiste peintre française que tout le monde ici appelle « Madame Ji ». Chaque jour, j'improvise des visites avec des touristes en short-tong-bob-écran total, discourant sur les « inspirations vernaculaires non négligeables dans l'art tribal du Shekhawati », plaçant ici ou là des références improbables sur l'Histoire de l'art :

« Oui, messieurs-dames, Vang Gogh fut peintre en bâtiment dans le port d'Amsterdam. »

Hassan est le gardien de la *haveli*, mais il préfère le terme « manager ». Sa fille aînée, Soraya, a appris le français au contact des étudiants qui, comme moi, sont venus travailler au fil des années ici, et guide les touristes au sein de ce palais des mille et une nuits. Cela fait huit ans qu'ils sont ici et jouissent d'une vie

simple mais confortable. Chaque soir depuis mon arrivée, nous nous retrouvons tous ensemble autour du brasero, et nous refaisons le monde.

Toute la famille parle anglais, et ils ont l'habitude d'accueillir des étrangers dans leur foyer. Dans tout Ratangarh, bouge de quelques dizaines de milliers d'habitants perdu au milieu du désert du Rajasthan, il n'y a pas deux familles comme celle-là, et Hassan ne cache pas sa fierté.

« Tu vois Alexandre, je peux mourir heureux. J'ai accompli ma tâche ici-bas. Mes enfants vont tous à l'école, ils travaillent bien, ils réussiront dans la vie. Et ça, pour moi qui ne suis pas éduqué, c'est la plus importante des choses. »

Je regarde ses enfants : Soraya, qui a mon âge ; Maya, âgée de vingt ans ; Muna, seize ans et Aftab, son fils, un grand gaillard de dix-huit ans. Ils sont beaux, en bonne santé, souriants. Et plus nous discutons, plus je suis impressionné par le charisme d'Hassan. L'homme parle très bien anglais, son regard est perçant, intelligent. Sa voix est chaude, très grave et son rire emplit l'espace autant que sa présence imposante.

« Par contre, il y a un truc que j'ai raté dans ma vie, me dit-il avec un grand sourire séparé au milieu par l'espace de ceux qui ont de la chance. C'est ma femme. C'est une mauvaise femme. Je veux la changer. Qu'est-ce que tu en penses ? Tu crois que je pourrais épouser une riche française ? Une belle *gori*[2] avec des cheveux en or, comme Madame Ji ? »

Tout le monde sourit et je fais de même, ne sachant pas trop quoi répondre. Asia, sa femme, lui sort quelque chose en hindi et tout le monde se met à rire, lui compris.

« Tu sais ce qu'elle me dit, cette *crazy woman* ? Qu'elle me paye le billet d'avion pour la France quand je veux ! »

---

2. *Féminin de « gora ».*

Je ris à mon tour et observe ce petit bout de femme qu'est Asia. Je me rappelle que la première fois que je l'ai vue, j'ai cru que c'était la fille d'Hassan, pas sa femme.

Elle est si petite, si fine et si gracieuse… Son visage est d'une rondeur parfaite, avec deux grands yeux noirs dessinés au-dessus d'un petit nez légèrement retroussé. Comme toutes les femmes indiennes, ses cheveux de jais sont aussi sombres que ses tenues sont flamboyantes. Elle a trente-neuf ans, elle en fait dix de moins. Elle ne parle pas beaucoup, mais lorsqu'elle le fait, chacun l'écoute attentivement.

C'est une belle personne, et son sourire me rend heureux.

Alors je la regarde, et la voix d'Hassan s'éloigne. Plus loin.

– Tu sais, la première fois que l'on s'est rencontrés, avec Asia, on s'est disputés. Elle m'a très mal parlé ce jour-là. Et ça continue depuis vingt-quatre ans, Alexandre. Vingt-quatre ans ! s'exclame-t-il en frottant sa bedaine rebondie.

– Moi je trouve ça très beau. Tu sais Hassan, en France, il y a de moins en moins de couples qui restent aussi longtemps ensemble. Il y a beaucoup de divorces maintenant.

Il me regarde avec des yeux graves.

– Le divorce est une très mauvaise maladie que vous avez en Europe. Le mariage, ici, en Inde, c'est pour la vie. C'est notre culture.

– Donc, il n'y pas de divorce en Inde ? Jamais ? Et toi qui veux changer de femme, tu vas faire comment ? je demande avec un grand sourire à Hassan.

Et c'est Asia, dans son anglais trébuchant, qui répond à mon sourire et me dit :

– L'un de nous deux finira par tuer l'autre. C'est comme ça qu'on divorce en Inde.

Nous rions et je les regarde tous, un par un. Voilà une belle famille : unie, solidaire, heureuse, se contentant de peu mais

profitant de tout. J'ai l'impression d'être là, avec eux, depuis des années, des siècles…

Jamais je ne me suis senti autant à ma place.

Et pourtant, je ne réalise toujours pas comment je suis arrivé là, à dix mille kilomètres ce que j'appelais avant « chez moi ».

⋆ ⋆ ⋆ ⋆ ⋆

Novembre. Il faisait gris, il faisait noir, ma vie était un plat de raviolis froids.

Je travaillais dans un centre d'appel, perdu au fin fond de la banlieue parisienne, pour le compte d'une ONG bien connue. Je passais mes journées au téléphone à soutirer de l'argent à des petits vieux, invoquant le diable, la maladie et la misère dans le monde.

– Monsieur Vignon, nous savons que vous donnez régulièrement et nous vous en sommes reconnaissants. Nous avons de l'admiration pour votre courage et votre générosité. Mais, Monsieur Vignon, vous comprenez, ce tremblement de terre en Afghanistan a déjà tué plus de quatre-vingt mille personnes. Des femmes, des enfants, et des chèvres aussi, Monsieur Vignon. Et en ce moment, c'est l'hiver là-bas. Vous savez quelle est la température dans les montagnes afghanes en plein hiver, Monsieur Vignon ?

– Heu… enfin, mais je voudrais bien…

– Moins quarante, Monsieur Vignon ! Moins quarante ! Vous rendez-vous compte ? Sans compter les avalanches et les talibans.

– C'est terrible tout ça, Monsieur. Terrible. Mais vous savez, ma femme est malade et son traitement coûte très cher, alors en ce moment…

– Monsieur Vignon, vous savez, chacun a ses petits soucis. J'en ai aussi, croyez-le bien. Mais si chacun se laisse aller à s'apitoyer sur son sort, où va le monde Monsieur Vignon ? Ce

que je vous demande, c'est un petit geste, un petit rayon de soleil dans la vie de ces gens qui ont besoin de vous. Imaginez une seconde, Monsieur Vignon, le froid, les enfants, la neige, les chèvres, les Kalachnikovs… Nos petits malheurs à côté de ça, qu'est-ce que c'est, Monsieur Vignon ?

Ce job était un calvaire et le studio que je partageais avec une vingtaine de blattes était là pour confirmer que j'étais bel et bien un raté. Un raté de vingt-trois ans, des rêves plein la tête et les poches vides… D'ailleurs, à cette époque, une phrase revenait souvent trotter dans ma tête au moment de dire bonne nuit à mes copines blatoptères : à partir de quel âge peut-on dire que l'on a raté sa vie ? Sans doute n'est-il jamais trop tard pour tout foirer ; l'inverse est moins probable.

Et puis un jour, je suis tombé sur cette offre : *« Recherche étudiant pour stage au Rajasthan »*. Je ne savais même pas où ça se trouvait à cette époque, mais j'ai tout de même répondu, au cas où. Et, quelques jours plus tard, j'ai rencontré cette fameuse peintre dans son appartement cosy du sixième arrondissement. Une femme d'une soixantaine d'années à la beauté glaciale. Grande, blonde, raide comme un pic à glace. Le genre de personne qui semble souffrir en souriant. Elle m'a présenté le tableau : accueillir les touristes, faire visiter la *haveli* – une grande maison aux allures de palais de Maharajah –, commencer les préparatifs d'une exposition prévue pour février... Pas de salaire, pas de billet d'avion, logé, nourri. Elle m'a engagé, j'ai accepté.

Je suis sorti de là, j'ai appelé mon boulot pour leur dire que je ne reviendrais pas. Je me sentais étrangement bien, léger. Six mois de break, j'en avais besoin. En Inde ou ailleurs, peu importe. L'important était de partir, loin si possible.

Dix jours plus tard, je montais dans un avion pour la première fois de ma vie. Je n'avais pas eu le temps de réfléchir, donc pas le temps de douter.

Je n'avais pas peur.

Quelque part au fond de moi, je savais. Quelles que soient les choses qui m'attendaient là-bas, j'étais décidé à faire en sorte qu'elles me trouvent. J'avais changé l'aiguillage, et rien que pour cela, ce voyage était déjà la chose la plus importante de ma jeune vie inutile.

Lors de notre entretien, ma patronne m'avait parlé du gardien – un certain Hassan – et de sa famille qui vivaient là-bas. Elle m'avait plus ou moins mis en garde contre lui, me conseillant de garder mes distances. J'avais trouvé cela étrange sur le coup et quand j'y repense aujourd'hui, alors que nous sommes lui et moi devenus amis, cela me fait doucement rire.

III

Février 2008.

C'est dans le bus qui nous ramène de Jaipur que je commence à réaliser ce qui vient de se passer. Je suis partagé entre l'impression que tout cela devait finir par arriver et le fait que je n'aurais jamais cru cela possible.

Elle et moi…

Encore hier soir, lorsque nous discutions tous les deux, évoquant pour la première fois cette énergie étrange entre nous.

« Nous avons dû vivre quelque chose de très fort dans une autre vie », m'avait-elle dit.

Mais, à cet instant, il semblait encore impossible que cette vie-là, ce présent, puisse nous réunir…

Et nous voilà aujourd'hui changés à jamais par la nuit que nous venons de vivre.

Et maintenant ?

Nous rentrons à Ratangarh, les souvenirs en désordre et les poches pleines de rêves braconnés, partagés entre l'envie de rire et l'envie de pleurer. Avec, au fond de nous, cette nuit qui continue de brûler. Deux mois que je suis arrivé en Inde, seulement deux mois. Et j'ai cette étrange impression que tout

était écrit, que tout devait finir – et commencer – par cela. J'essaie de retrouver le fil des événements qui nous a conduits jusqu'ici, l'improbable chemin qui mène deux êtres que tout est censé séparer à se retrouver ensemble. Il n'y a pas d'explication rationnelle, je le sais très bien. Il n'y a rien à quoi se rattacher. Il n'y a que nous, et le néant tout autour.

Je me souviens avoir été très vite fasciné par son visage, par la douceur infinie qui s'en émanait. Accaparé par Hassan et son omniprésence sympathique mais bruyante, il m'arrivait parfois de me plonger dans la contemplation discrète de cette femme aux gestes si gracieux qu'ils semblaient obéir à une chorégraphie divine… Je passai les premiers jours à l'observer et compris vite en quoi consistait le quotidien d'une femme indienne : travailler seule pour le compte de tout le monde, en étant toujours la dernière à parler, manger, se reposer, se coucher… La première fois que j'ai voulu l'aider à ranger, Hassan m'arrêta d'une phrase que je n'oublierai pas :

« Laisse, elle est là pour ça. »

Elle mit du temps à accepter que je l'aide... Question de fierté, d'honneur stupide qui fait que personne ne se plaint jamais de son sort en Inde. Mais, petit à petit, j'ai réussi à m'imposer. Et très vite, Asia décida de me coincer à mon propre jeu : elle fit de moi son assistant en cuisine. Épluchant, découpant, frottant sous ses ordres, je découvris le plaisir de partager du temps avec ce petit bout de femme. Je me mis vite à passer mes journées avec elle et les enfants, tandis que le soir, je fumais et refaisais le monde avec Hassan.

Au bout de quelques semaines, Asia me baptisa.

– Je n'arrive pas avec ton nom : *Alezandre*, c'est trop compliqué, me dit-elle un jour alors que nous étions tous les deux en train de préparer le déjeuner. Il te faudrait un nom indien.

Elle réfléchit un instant, très sérieusement.

– À partir d'aujourd'hui, tu t'appelleras Mehtab. Voilà.

– Mehtab… OK, ça me va. J'aime bien. Mehtab… Qu'est-ce que ça veut dire ?

– Ça veut dire « lune » en ourdou. Et comme j'ai déjà un fils qui s'appelle Aftab – « le soleil » –, toi tu seras Mehtab.

Mon nouveau nom fut rapidement adopté par tout le monde, et Asia veilla à ce que plus personne ne m'appelle Alexandre.

« *Alezandre* est en France, répétait-elle, Mehtab est ici, avec nous. »

Quelques jours après mon baptême, j'étais avec Hassan, assis dans sa chambre comme souvent le soir :

– Tu sais Mehtab, Asia t'aime vraiment beaucoup… Ce nom qu'elle t'a donné… « Mehtab », me dit-il mystérieusement.

– Je sais… Ça veut dire « lune », c'est ça ?

– Oui. Mais c'est bien plus que ça.

– Je ne te suis pas, là… Arrête tes mystères, Hassan ! lui dis-je en riant.

Mais son visage resta sérieux.

– Il y a une vingtaine d'années, nous avons eu un fils avec Asia. Entre Soraya et Maya… Il est mort au bout de trois mois. Il aurait à peu près ton âge aujourd'hui.

Je compris où il voulait en venir et restai sous le choc, bouche bée.

– Et il s'appelait…

Il hocha la tête et esquissa un sourire en guise de réponse.

Ce fut le premier cadeau qu'elle me fit.

Ensuite, c'est une succession de souvenirs qui me vient à l'esprit, pierres une à une ajoutées sur le chemin qui nous a menés à hier soir.

Je me revois apprenant mes premiers mots d'hindi, et ce « je t'aime » imprononçable que je lui chantais à la guitare – *« Mei tumko pyar karta hu… »* – sous les applaudissements et les rires des enfants.

Je repense aux cinq jours que nous avons passés à Ratangarh au mois de janvier, sans Hassan, pour la première fois. J'y avais découvert son véritable visage, celui de la femme et non plus de l'épouse. Je l'avais vue rire, chanter, parler jusqu'au bout de la nuit... Être libre, tout simplement.

Et au soir où elle s'était confiée à moi sur ses mensonges, et où elle avait esquissé les contours du vrai visage de son mari… Je me rappelle la fierté que j'avais ressentie… D'être son ami, son confident, qu'elle me considère comme son fils.

Il y a des souvenirs comme des flashes, un geste, un regard.

Nous deux à l'arrière de la voiture, tentant de calmer Raman, le chien, qui panique sur la route. Et, pendant une seconde, une minuscule seconde, nos mains qui se rencontrent tandis que nous caressons l'animal. Je la suis des yeux un soir, alors qu'elle monte dans sa chambre ; elle se retourne là-haut, sur le pas de sa porte et me regarde… Et je sais. À ce moment-là, je sais…

Je revois Hassan me demandant un soir, pour rire, si je voulais épouser Asia.

Et moi de répondre « oui » sans hésiter, sans réfléchir, sous les rires de toute la famille. Et moi, riant comme les autres, mais avec comme un point d'interrogation bizarre coincé dans la poitrine.

Il y a cette nuit que nous passons, Maya, elle et moi, à parler, rire, pleurer. Où elle me dévoile son intention de le laisser seul un jour, ce mari qu'elle n'aime pas, et de partir vivre avec sa

mère loin de lui. Et puis, plus tard, cette même nuit, elle qui m'invite à m'allonger dans le lit. Et moi qui m'installe contre le mur, un peu crispé, gauche… Et, le matin, me réveillant sa main autour de ma taille, nos premiers secrets partagés et l'esquisse de nos futures nuits blanches aux fonds de nos yeux fatigués…

Des dizaines de décharges invisibles à l'œil nu…

Pour finir là, maintenant, tous les deux, seuls face à ceux qui sont si nombreux.

FIN DE L'EXTRAIT

*Il vous reste **90 %** de ce livre à lire sur la version complète.*

TABLE DES MATIÈRES COMPLÈTE

Prologue.....9
I.....13
II.....19
III.....25
IV.....31
V.....39
VI.....47
VII.....55
VIII.....59
IX.....71
X.....81
XI.....85
XII.....95

XIII.....107
XIV.....115
XV.....119
XVI.....129
XVII.....137
XVIII.....151
XIX.....157
XX.....169
XXI.....173
XXII.....177
XXIII.....185
XXIV.....201
XXV.....209
XXVI.....215
XXVII.....219
XXVIII.....227
XXIX.....243
XXX.....251
XXXI.....257
XXXII.....263
À propos de l'auteur.....269

RETROUVEZ TOUS NOS LIVRES

SUR NOTRE LIBRAIRIE EN LIGNE !

WWW.IS-EBOOKS.COM

- **Livres aux formats papier et numériques**
- **Extraits à télécharger ou à feuilleter en ligne**
- **Plus de cent références disponibles**

ISEBOOKS

Livres & eBooks par IS Edition

© 2015
IS Edition / Guillaume Garnier

ISBN (Livre) : 978-2-36845-074-1
ISBN (Ebooks) : 978-2-36845-075-8